Vincent Delecroix, Ce n'est point ici le pays de la vérité. Introduction à la philosophie de la religion

Paris, Éditions du Félin, coll. « Les marches du temps », 2015, 1024 p.

Benjamin Fabre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/28223>

DOI : 10.4000/assr.28223

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 298

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Benjamin Fabre, « Vincent Delecroix, Ce n'est point ici le pays de la vérité. Introduction à la philosophie de la religion », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 176 | octobre-décembre 2016, mis en ligne le 17 juillet 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/28223> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.28223>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Vincent Delecroix, Ce n'est point ici le pays de la vérité. Introduction à la philosophie de la religion

Paris, Éditions du Félin, coll. « Les marches du temps », 2015, 1024 p.

Benjamin Fabre

RÉFÉRENCE

Vincent Delecroix, Ce n'est point ici le pays de la vérité.

- 1 Voici un ouvrage que devraient connaître tous ceux qui ont le souci de l'avenir et du devenir de la religion ou de leur religion. Le ciel religieux a couvert pendant longtemps le pays de la vérité. Vincent Delecroix établit solidement que ce temps est révolu. Si le fameux retour du religieux, dont Renan pensait déjà qu'on parlait beaucoup trop, devait être un retour dans ce pays dévasté, ce serait le retour d'un revenant qui en aurait l'évanescence. Ce n'est pas ce retour qui peut faire espérer au religieux un avenir fécond : voilà la conclusion, me semble-t-il, de la réflexion patiente et approfondie de l'auteur. Et voilà pourquoi ce livre est important : il fait pressentir un avenir qui pourrait ne pas être une régression. Si le ton de l'ouvrage est largement critique, son horizon me semble heureusement positif.
- 2 Qu'est-ce que ce « pays de la vérité » ? Delecroix appelle ainsi cet univers solidement cadastré où le monde, l'homme, la place de l'homme dans le monde étaient définis une fois pour toutes à partir des desseins de Dieu, lui-même aussi déterminé que sa création et tout cela pénétrable est connaissable dans la lumière d'une ontologie quasiment positiviste. Le catéchisme résumait l'ensemble des vérités ainsi établies. Croire, c'était aussi croire savoir, ce qui était vrai. Des institutions vigilantes et sourcilleuses garantissaient le maintien des vérités établies. Or ce pays de la vérité est aujourd'hui bouleversé. Et il ne l'est pas simplement pour des raisons internes, mais parce qu'un long processus de « sécularisation » a mis en crise la notion même de vérité. Si la

« vérité religieuse » est menacée, c'est parce que la vérité elle-même a changé de nature. Et l'auteur montre bien, nous allons le voir, que l'on ne peut plus maintenir comme un isolat magiquement préservé le champ clos d'une dogmatique religieuse.

- 3 Sortie du pays de la vérité, la religion est-elle condamnée à périr ? Ou à devenir une espèce de gendarmerie (Sarkozy rejoindrait sur ce point Benjamin Constant !) ? Ou encore l'âme poétique d'un monde sans cœur, selon Marx ? Ou bien un nouveau pays s'ouvre-t-il pour elle ?
- 4 La première étape de la réflexion de Delecroix nous permet de saisir la situation de la religion dans la configuration moderne qu'il nous désigne comme « sécularisation ». Le monde était religieux, il ne l'est plus, mais le religieux y subsiste, il y trouve plus ou moins facilement une place alors qu'il était auparavant l'espace même où tout avait à se situer. Tout le développement social auquel nous participons depuis trois ou quatre siècles a dans ses bons comme dans ses mauvais aspects déplacé et replacé le religieux. La croyance est devenue une attitude ou une option parmi d'autres. Pour Gianni Vattimo, cette évolution n'est pas néfaste à la religion, bien au contraire. Dégagée d'un banal conformisme sociologique, sortie d'une pseudo-évidence naturelle, la religion devient un pur rapport à Dieu, elle gagne en intensité et en intériorité ce qu'elle perd en puissance et en extension. La foi se délivre en quelque chose des liens du religieux social et institué ; elle s'était dégradée en religion, elle est rendue à elle-même. La « sécularisation » serait ainsi une vraie libération.
- 5 Par une critique de la religion, comme système établi de la vérité, la « sécularisation » lui permettrait de se réaliser, mais au prix d'une véritable expulsion de tout ce qui pourrait ressembler à une vérité. Au prix de Dieu même, dont l'existence devient une possibilité vaguement entr'aperçue dans une effusion un peu trouble. La « sécularisation » a ainsi permis que se constitue une philosophie de la religion qui ne voit plus en elle qu'une des formes du développement historique de la pensée humaine. Si respectueuse que soit cette pensée du religieux, elle ne peut en définitive que le déloger de toute prétention à dire le vrai à lui seul. La pensée du religieux est tout autre chose que le religieux qui pense. C'est elle qui surplombe en quelque sorte le religieux comme la philosophie de l'art prétend en savoir plus que l'artiste.
- 6 Cette espèce de déchéance de la vérité religieuse ne peut pas être isolée du sort de la vérité dans la pensée moderne. Le développement critique de la raison nous a conduits évidemment d'abord à mettre en cause les vérités faibles ou les pseudo-vérités convenues, mais ensuite, à questionner la capacité de la raison elle-même à poser sa propre vérité. Delecroix suit les lignes d'une déconstruction de la notion de vérité. Il deviendrait à la limite déraisonnable d'être rationnel. Mais cela ne rend pas raisonnable d'être irrationnel, car tout ce qui peut valoir contre les prétentions de la raison vaut aussi contre les prétentions du sentiment ou de l'intuition. C'est l'idée même d'une vérité qui, comme le dira Nietzsche, devient « le masque d'une fuite devant... la vérité ». Il y a dans l'air d'aujourd'hui comme un ébranlement colossal de toute référence absolue que pourrait atteindre la pensée humaine. « Tous les philosophes », déclare Nietzsche, « ont oublié d'expliquer pourquoi ils tiennent en haute estime le vrai et le bon. C'est peut-être simplement parce qu'ils ne le peuvent pas sans savoir en même temps la gratuité de leur choix ».
- 7 Les patientes analyses que Delecroix consacre à cette aventure moderne de la vérité montrent qu'on ne peut plus, le voudrait-on, maintenir dans la religion une norme de vérité que toute notre expérience sociale, politique, scientifique a rendue caduque. Et

c'est pourquoi le religieux doit de toute nécessité se redéfinir s'il ne veut pas sombrer dans ce désarroi où le conduirait forcément le maintien de ses prétentions « onto-théologiques ».

- 8 Notre monde semble être partagé, pour ne pas dire ballotté, entre une idolâtrie de la science qui semble émettre des vérités incontestables et un scepticisme devenant facilement crédule quant aux affirmations métaphysiques. L'aspect étonnant, surprenant, des découvertes scientifiques rend possible un pourquoi pas devant les élucubrations les moins fondées d'esprits plus ou moins confus. La croyance religieuse devient une possibilité parmi d'autres, ni plus fondée ni plus folle que n'importe quelle autre lubie individuelle. Autant dire que les fondements traditionnels de la croyance sont, comme le dit l'auteur, « liquidés » : l'autorité de la raison élimine la valeur d'une « illumination singulière » qui serait la foi même, mais cette autorité elle-même se cherche un fondement introuvable puisqu'il supposerait à la fois la certitude du sujet et l'effacement de ce même sujet.
- 9 La croyance religieuse est donc amenée à chercher à se légitimer, à se rendre crédible, mesurée à l'aune de la pensée moderne. Opération délicate puisqu'évidemment croire ne peut être savoir. On peut remarquer toutefois ici que ce souci n'atteint pas également tous les « croyants ». Si pour les uns Dieu doit être la clé de voûte d'un univers rationnel et lui-même être empreint de la même rationalité, il est pour d'autres au contraire le refuge devant un monde de déraison et de folie, ravagé par le malheur, la misère, la guerre... Pour ces derniers, la raison de Dieu n'est pas sa propriété essentielle. Moins il y a de rationalité dans un monde chaotique, plus il est nécessaire qu'il y ait ailleurs « autre chose ». On pourrait parfois se demander si Delecroix n'envisage pas trop souvent les tourments de la croyance chez un déiste soucieux de cohérence plutôt que chez un malheureux en quête de salut.
- 10 Si l'on délaisse le cognitif au profit de positions pratiques, si l'on abandonne des prétentions qui, après tout, dira-t-on, n'étaient peut-être pas essentielles, on peut évoquer avec l'auteur le caractère suicidaire d'une telle réduction. Si la parole de Dieu « n'est qu'une parole humaine et rien qu'humaine sur l'homme », le religieux peut s'évanouir dans une sorte d'éclosion symbolique. C'est précisément ce que Paul Ricœur voulait éviter et combattre en montrant que si le contenu des mythes peut être réduit, le mouvement même de la mythisation manifeste l'exigence d'un autre discours et d'une autre présence que la seule évidence des faits. On peut dire, en quelque sorte, que la démythologisation peut renouveler et raviver l'élan porteur du mythe. C'est ainsi que dans ce que Delecroix appelle un renversement des fronts, la religion devient le défenseur de la raison en devenant le correctif antimétaphysique des dérives métaphysiques d'une idéologie positiviste. L'auteur cite Wallace Stevens : « La plus grande idée poétique du monde est et a toujours été l'idée de Dieu ». Il évoque aussi l'ontologie du pas-encore d'Ernst Bloch. Ainsi appelle-t-on à ce qu'il appelle une « vérité sans connaissance », affaiblissement et abdication de la métaphysique. On passe de « Dieu comme être » à « Dieu comme événement », cet événement qu'est l'Incarnation, « événementialisation de l'être ».
- 11 Le type de vérité soutenu par la religion disparaît. Mais, se demande Delecroix, si nous pensons que la religion n'en est pas pour autant devenue *fausse*, comment se maintient-elle encore dans la vérité ? La possibilité de la fin de ce qu'on appelait la religion et donc de la fin de tout dogmatisme onto-théologique, et l'impossibilité de renoncer à ce que quelque chose soit vrai, rouvrent la question de la vérité. On ne peut se défendre

d'un certain vertige en suivant l'auteur lorsqu'il semble suggérer que l'avenir de la religion est dans sa fin et qu'on ne peut aller à la vérité qu'en y renonçant.

- 12 Il me semble que quelque chose dans la démarche actuelle du pape François pourrait s'inscrire ici. Lorsqu'il s'est agi récemment de tenter d'élaborer de nouvelles perspectives sur la vie familiale, qui tiennent compte des avatars et vicissitudes de la famille contemporaine, le pape François n'a pas cherché à construire une nouvelle théologie du couple et du mariage, qui succèderait à celle de la tradition chrétienne. Sans rien ajouter ni ôter à ce qu'on pourrait appeler la théorie du couple, François demande seulement que l'on soit ouvert, attentif et compatissant aux difficultés et aux possibilités présentes dans la vie des gens. Voilà peut-être où se dessine aujourd'hui la vérité chrétienne : comment instaurer dans la communauté la consistance de relations informées par ce qu'on pourrait appeler la charité ? Vérité sans nom et sans archétype ou quelque chose se révèle et permet de vivre. L'ouverture à ce qui rend la vie vivable et fructueuse : le nouveau nom de la vérité ?
- 13 On rejoindrait ici ce que beaucoup ont pu parfois pressentir, Voltaire même, qui écrivait dans les *Lettres philosophiques* : « Le christianisme n'enseigne que la simplicité, l'humanité, la charité : vouloir le réduire à la métaphysique, c'est vouloir en faire une source d'erreur ». À travers les épreuves de la modernité, le règne du Fils après celui du Père pourrait-il commencer ?